

Car nous croyons que les mots sont le terreau des idéaux les plus hauts

Entretien avec Loco Locass

Spirale

Number 185, July–August 2002

Le festif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17886ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Spirale (2002). Car nous croyons que les mots sont le terreau des idéaux les plus hauts : entretien avec Loco Locass. *Spirale*, (185), 18–20.



CAR NOUS CROYONS QUE LES MOTS SONT LE TERREAU DES IDÉAUX LES PLUS HAUTS

ENTRETIEN AVEC LOCO LOCASS

MANIFESTIF de Loco Locass

Audiogram

MANIFESTIF de Loco Locass

Coronet liv, 138 p.

L'AUTOMNE dernier, Loco Locass publiait simultanément un disque et un recueil de textes. À la suite de la parution de ce recueil, qui insiste sur l'importance de la poésie, de la « rapoésie », *Spirale* discute, avec les membres du groupe, de poésie, de politique, et en particulier des rapports entre ces deux thèmes, l'entretien ayant été réalisé au lendemain du Sommet des Amériques de Québec.

Sur la poétique

SPIRALE — Ce qui frappe immédiatement chez Loco Locass et séduit dès la première lecture de leurs textes, c'est la densité sémantique, la richesse culturelle et l'originalité des amalgames discursifs. Et sans doute l'amalgame le plus réussi est-il celui que vous faites entre le poétique et le politique.

BIZ — Ces deux pôles se retrouvent dans le mot « manifestif », qui évoque la fête, le mouvement qu'on retrouve sur la scène, la communion avec le public.

BATLAM — Pour nous, la poésie est un champ extrêmement vaste; on essaie, dans chaque texte, de faire cohabiter à peu près tout ce qui concerne le fait d'être au monde. La politique est une des choses qui fait partie de cela, mais il y a bien d'autres choses.

SPIRALE — Vous vous réclamez de la poésie québécoise?

BIZ — Oui... oui... de La Bolduc! On rit, mais la Bolduc écrivait, au quotidien, des textes sociaux. La turlute, c'est rythmique, c'est très proche du *scratch*. Sa musique était simple, ses paroles étaient très rythmées. La Bolduc en l'an 2000 aurait fait du rap!

BATLAM — ...!

BIZ — Évidemment, c'est du niaisage, mais cela ne m'étonnerait pas. La Bolduc, c'est une voix, un ton. C'est une démarche novatrice, unique; traditionnelle mais en même temps totalement actuelle. Elle parle des problèmes économiques, de l'exode vers les États-Unis, des agents d'assurance. C'est une grande œuvre, qui a l'air un peu rigolote et simpliste, mais si on creuse, on trouve

beaucoup de choses. Ensuite, on se nourrit des poètes qu'on aime au Québec...

BATLAM — C'est surtout la bande de l'Hexagone, l'idée d'une poésie nationale, de l'affirmation d'un peuple par la langue... Il y a aussi *Refus global*, parce que c'est une démarche qui s'inscrit socialement.

BIZ — Mais on n'est pas des spécialistes, on s'est nourri de fragments de ces œuvres-là. Le parcours de ces gens-là nous intéresse. Il y a Robert Charlebois, parce qu'il a « francisé » le rock. J'ai également de vieux *Maimmise* que mon père avait. Je ne dis pas que cela m'a influencé, mais il faut savoir qu'il y a eu ça.

SPIRALE — C'est sans doute cet éclatement, cette fragmentation qui vous permet de faire des amalgames. Je pense à un passage de *Sheila, ch'us là où vous écrivez* : « *L'oasis de notre langage n'est pas un mirage / car il fait Beausoleil sur Desjardins qui ont Ducharme / Et du haut Dumont nous nous Miron dans le vacarme / D'un peuple à l'accent circonflexe / Qui ne veut pas être en annexe.* » C'est ce mélange d'influences, de discours, qui est intéressant dans *Manifestif*.

BATLAM — Je pense à quelqu'un comme Pierre Falardeau qui, malgré tout ce qui arrive, malgré les critiques virulentes de ses films, continue à réfléchir sur la question du Québec d'aujourd'hui, à travers le cinéma, et même à travers l'écriture. C'est un modèle d'endurance et de persévérance au-delà des modes.

BIZ — À la blague on dit souvent que Jean-Paul Riopelle a eu une très grande influence sur nous. Une œuvre comme *L'Hommage à Rosa Luxembourgeois* s'approche du graffiti par l'utilisation des bombes aérosol, et de l'échantillonnage, par l'utilisation de tout ce qu'il trouvait sur le bord de la mer. Nous, on fait des parallèles avec notre rap. C'est quelque chose de totalement enraciné. Il génère des œuvres originales et extrêmement puissantes par la récupération de tout ce qu'il trouve dans son quotidien.

BATLAM — Et puis, Saint-Denis Garneau nous a donné une prose magnifique, prophétique, lyrique...

BIZ — Des gens comme Arthur Buies aussi. Savez-vous comment j'ai entendu parler de lui? Quand j'étais à l'université, dans une autre vie, j'ai obtenu une bourse à un moment donné. Michel de la Durantaye, mon directeur de mémoire, m'avait présenté en disant : « Il sera l'Arthur Buies du prochain siècle! » ...

BATLAM — Il t'a dit ça?

BIZ — Il a dit ça. C'est bien, mais je n'avais jamais entendu son nom de ma vie. Je suis tout de suite allé à la bibliothèque, j'ai lu des trucs dans *La Lanterne*, j'ai lu son œuvre, j'ai lu sa biographie, et je me suis dit : « Voilà un homme à qui je voudrais ressembler! » Un esprit libre, anticlérical, qui a quitté son foyer et a renié son père parce qu'il voulait travailler. C'était aussi un puissant pamphlétaire, or le pamphlet et le rap c'est très, très près.

Sur Fernand Dumont

BIZ — Quelqu'un qui nous a nettement influencés, surtout moi et Snou, c'est Fernand Dumont. Un sociologue, un poète, même un théologien, bien que son œuvre théologique nous ait moins marqués...

BATLAM — *L'intellectuel et le citoyen*, c'est très éclairant...

BIZ — Dans un chapitre de *Raison commune*, il expose sa façon de concevoir le nationalisme québécois. Il n'avait pas à nous convaincre, mais il décrit clairement le pourquoi et le comment, les tenants et aboutissants de la souveraineté du Québec. Il rappelle le malentendu sur lequel a été fondée la Confédération, révélé par le Rapport Laurendeau-Dunton, et qui, depuis ce temps-là, conditionne la marche du nationalisme québécois.

BATLAM — C'est aussi une langue de poète et d'universitaire de haut niveau, sans être artificielle ni ampoulée. *Raison commune*, c'est un livre lisible, pour la cité...

BIZ — Ça se lit en dix minutes...

BATLAM — Non, non!

BIZ — Non! Mais ça se lit facilement, ça se lit et se relit...



Loco Locass

DR

BATLAM — Mais ce n'est pas bête et facile, c'est une langue splendide, Dumont est un grand vulgarisateur...

BIZ — Souvent les universitaires — j'en ai côtoyé quelques-uns — ont l'air de prendre plaisir à complexifier la langue et elle devient lourde; c'est peut-être précis et scientifique, mais c'est lourd. Fernand Dumont clarifie; il passe la débuseuse dans sa forêt, il l'aménage; ses sous-bois respirent, ses arbres sont magnifiques.

BATLAM — Il le disait : *Raison commune*, c'est un style d'écriture qui justement était destiné à la cité et non à la cité universitaire; tandis que *Genèse* est déjà un livre plus complexe.

BIZ — *Genèse* de Dumont, c'est plus complexe mais c'est plus simple que *Genèses* de Gérard Bouchard, parce qu'il y a une dimension narrative, lyrique. Dans *Genèse*, Fernand Dumont écrit : « *Talon avait des plans d'expansion pour la colonie... Or Colbert ne l'entendait pas ainsi.* » C'est comme une joute de théâtre; le théâtre de l'histoire. Je m'imaginai une grande fresque de Molière avec Talon et Colbert sur une scène. C'est bien écrit, complexe, mais en même temps simple et intelligible. On sait que Dumont a été très impliqué politiquement, qu'il a participé comme expert à des commissions : sur la loi 101, sur la réforme de la santé. Or il dit : « *Si j'étais en France, je ne serais qu'un chercheur, je ne m'impliquerais pas politiquement, mais ici c'est tellement petit, il y a tellement peu de matière qu'il faut absolument que les intellectuels investissent le politique pour faire avancer la cité. Il faut que l'intellectuel et le citoyen puissent se rencontrer.* »

Sur l'engagement

SPIRALE — C'est un impératif moral?

BIZ — Exactement, il a une grandeur morale. Moi ça m'éclaire; c'est un modèle.

BATLAM — Et je pense que cette idée d'engagement est vraiment au centre de ce qu'on fait; je ne dis pas obligatoire, parce que ça supposerait embrigadement puis emprisonnement dans le politique...

SPIRALE — Plutôt une obligation personnelle...

BIZ — Une obligation morale, même si c'est un vieux mot.

BATLAM — Un poète parle de ce qui l'entoure, fait avec ce qu'il y a : c'est un homme de terrain. Or, le terrain qui nous entoure est précaire, miné, car la langue du terrain est en voie de devenir illégitime, seconde en importance, et bientôt plus vraiment nécessaire, encombrante. La langue est l'unique richesse du poète, et c'est lui qui la constitue; c'est dire l'engagement que nous avons envers cette chose étrange et belle : y renoncer, c'est mourir. Ainsi, je m'explique mal le choix des artistes d'ici qui, par crainte de corrompre, de compromettre leur œuvre, se préservent du politique. Il me semble qu'en occultant cet aspect de notre existence, prétextant une impartialité artistique — sans doute rentable — dont l'unique thème, qui n'engage à rien, est toujours l'amour, il me semble, donc, que ces gens demeurent à côté de l'amour véritable et par conséquent en dehors de l'art.

Sur le Québec

SPIRALE — Et ce serait particulier au Québec?

BIZ — À cause d'une société qui est à construire, d'un travail qui reste à faire.

BATLAM — À cause de l'ambiguïté politique, du flou permanent qui brouille les contours de la collectivité; à cause de cette indétermination qui pour certains cyniques nous détermine.

SPIRALE — Il faut alors s'engager politiquement mais sans se faire récupérer, que ce soit par la politique ou par le mercantilisme?

CHAFIHK — Il faut voir aussi si les gens vont s'intéresser à ce que l'on dit et non seulement au fait que l'on dise quelque chose. Je ne crois pas que nous ayons suffisamment de recul par rapport à ça. On commence juste à essayer de se faire entendre par le plus grand nombre. On pourrait dire qu'on est en campagne, nous aussi, pour notre idéologie, toujours mouvante, qui peut changer. On n'a pas de ligne de parti.

BIZ — Ma plus grande crainte après l'indépendance du Québec, c'est qu'on s'endorme. Un peuple en lutte ne s'endort pas, un peuple menacé ne s'endort pas...

BATLAM — On essaie à nous trois d'être une sorte de communauté politique, dans le sens où notre discours est toujours mouvant. On s'est créé une tribune; c'est un moyen de mettre le pied dans la cité. C'est très difficile aujourd'hui d'avoir le sentiment d'appartenir à quelque chose, à une communauté politique. On n'est pas là pour faire la leçon, on est nous-mêmes en train de découvrir ce qu'est la cité, de travailler sur l'idée de nationalité, alors que c'est un mot qui semble être banni du discours politique.

Manifestif et le Sommet des Amériques

SPIRALE — À lire et à relire *Manifestif*, pour préparer l'entrevue, l'idée m'est venue que la problématique qu'on y définit est très proche de ce que l'on a entendu, comme argumentaire, au Sommet des Amériques. La critique sociale que fait Loco Locass est très près de celle des groupes antimondialisation qui sont venus à Québec.

BIZ — On parlait de Dumont et de l'engagement de l'intellectuel et de l'artiste dans la cité. Pour nous, aller à Québec, au Sommet des Amériques, c'était un devoir, d'abord de citoyen, mais aussi d'artiste. On allait à Québec faire plusieurs choses en même temps : jouer de la musique pour les concerts, mais aussi haranguer les troupes, marteler notre message, manifester « festivement ». Ça, c'était bien important, et on pensait en même temps qu'on pouvait être une soupe à la violence. C'est naïf de penser que trois ti-culs puissent avoir une telle influence mais on le pense quand même.

SPIRALE — Ce sont ces motivations qui vous font travailler.

BIZ — Ensuite, on s'est promené sur le terrain, on a rencontré des gens. On a été beaucoup en mode d'écoute. On a aussi « rappé » dans la cité, parmi les gens, parce que le rap, c'est un outil très fort dans les manifestations. On « rappait » et il y avait attroupement, de Sud-Américains, d'Américains, de Canadiens, de Québécois. Une parole qui parle et qui frappe. C'était très fort.

Sur la violence

SPIRALE — Comment vous situez-vous par rapport à la violence des groupes d'extrémistes organisés et celle des pacifistes? Je pense à *L'Assaut*, où vous haranguiez la foule, mais aussi à *La Casse*

du 24, où vous prenez une distance face à l'émeute. Quand tu harangues une foule, tu ouvres la machine, cela peut devenir enivrant, mais aussi facilement incontrôlable... cela reste toujours périlleux.

BIZ — Tu as un pouvoir, c'est certain, quand tu as le micro. Il faut que tu sois responsable de tes actes. Prenons *L'Assaut*; c'est une chanson que l'on fait au début du spectacle, qui est là pour mettre le feu aux planches, mais de façon imagée. *L'Assaut* le dit : « *Le char d'assaut Loco / Prend la scène d'assaut / À chaud les mots lasso / T'embrassent et t'enlacent / Ô toi public / Utopique / Divinité topique.* » Il y a une rhétorique un peu militaire derrière tout ça, mais dans le fond, ça n'a absolument rien à voir avec les anarchistes; ça se joue simplement dans une dimension artistique. Prendre la scène, monter au front, mais toujours de façon artistique; haranguer la foule mais pour que la foule, se réveille, passe un bon moment, bouge.

Nationalisme et socialisme

SPIRALE — Curieusement, au Sommet des Amériques, on n'a pas beaucoup parlé de nationalisme. On a beaucoup plus parlé de projet de société. Au Québec, il semble y avoir une rupture entre le socialisme et le nationalisme. Ce que fait Loco Locass, c'est justement la conjonction de ces deux causes-là.

BIZ — Ce n'est absolument pas contradictoire. On veut faire la souveraineté du Québec pourquoi? Pas pour avoir un drapeau, ou un siège à l'O.N.U. La première raison pour laquelle je veux faire la souveraineté, c'est pour que le taux de suicide au Québec diminue. Parce que je veux que ce Québec-là soit meilleur, que les gens soient mieux, moins pauvres, plus intégrés, aient bien en main les leviers politiques. Je n'ai rien contre les Canadiens, ils construisent leur affaire, mais là où ils s'en vont, je ne veux pas y aller! Les leviers politiques, il faut qu'on se les donne maintenant pour commencer à construire ce que l'on aimerait faire, pour poursuivre ce qu'on a déjà fait, parce qu'on a déjà de bon leviers.

BATLAM — Le nationalisme est un humanisme!

BIZ — Vous qui étiez à Montréal, vous trouviez qu'il y avait une absence de nationalisme au Sommet des Amériques. Mais une des premières choses qui m'a sauté aux yeux à Québec, c'est qu'il y avait là plus de fleur-de-lys qu'à la Saint-Jean. Il y avait énormément de drapeaux, de tee-shirts fleurdéliés, et nous on avait nos bonnets. Le premier gars qui a pris la clôture d'assaut avait un gilet des Nordiques sur le dos. Dans les rues, j'entendais parler français tout le temps. J'entendais d'autres langues, mais j'ai bien vu que les Américains, les Sud-Américains avaient compris qu'ici c'était pas l'anglais, c'était pas l'espagnol, c'était autre chose. J'ai retrouvé là cette jeunesse de gauche et souverainiste. Elle est là, elle existe. Notre public est la preuve de la pertinence de ce qu'on essaie de faire.

SPIRALE — Vous écrivez dans *Malamalangué* : « *Sans sens le son n'est que sensation / Mais sans son le sens est sans action.* » Comment écrivez-vous?

BIZ — Parfois, c'est les mots, c'est le son qui nous mène au sens, parce que tu trouves une série d'allitérations comme dans *La Casse du 24*, où, à un moment donné j'avais des mots en *-tique* : « *Devant tes tiques autistiques et tes tactiques caustiques.* » Je me disais, j'ai déjà entendu le mot « caustique », ça serait super que ce mot-là — parce qu'il finit en *-tique* — ait un sens qui s'intègre bien. J'ai cherché la définition de ce mot-là, que je ne connaissais pas parce que c'était le son qui m'y avait mené, et puis ça allait tout à fait.

SPIRALE — Tous les moyens sont bons!

BIZ — La fin sanctifie les moyens... *L'une n'est pas dissociable de l'autre.* Évidemment, tu as une idée, un propos. Mais il faut toujours que tu trouves une forme festive, ce n'est jamais dogmatique.

SPIRALE — Vos chansons contiennent de nombreux aphorismes, de nombreux jeux de mots.

BIZ — On a vu, d'ailleurs, un graffiti sur le mur : « *Nous refusons obstinément que le globe nous gobe globalement.* » C'est un truc de *L'Empire du pire en pire*. Je me dis alors naïvement, parce que le graffiti, c'est le peuple, que le peuple s'approprie ça.

Loco Locass et le bonheur

SPIRALE — Que ferait Loco Locass dans le meilleur des mondes?

BATLAM — Si tout allait pour le mieux? Continuer d'écrire, faire de la musique, pour appréhender davantage le monde et avoir davantage de résonance dans le monde.

BIZ — Moi je ne sais pas... Dans mon cas, le malheur, l'irritant me nourrit beaucoup plus que le bonheur, que le *farniente*.

SPIRALE — J'avais en tête, en vous posant cette question, *Biz et Isabeille* et *Priapée la petite vite*, qui sont des chansons très poétiques, qui sont au degré zéro de la politique, et c'est très fort, très filé, même sans motif polémique.

BIZ — Degré zéro, revenons-y... Le couple est la première communauté politique à se constituer, c'est un arrangement. C'est un projet politique aussi, de fonder une famille, un pays dans le pays. Mais en ce qui me concerne, au niveau de l'écriture, j'ai beaucoup plus de difficulté à célébrer l'amour heureux que, par exemple, la violence policière au Sommet des Amériques.

SPIRALE — Le bonheur individuel génère-t-il le bonheur collectif?

BIZ — Oui, mais pas absolument, car la société est un tout plus grand que la somme de ses parties. En ce sens, les projets communistes extrêmes qui niaient l'individu en subordonnant son bonheur à celui de la société faisaient fausse route. De même, l'idéologie néo-libérale et son cortège de droits et libertés qui propulse l'individu au-devant de la scène en évinçant l'idée de droits et devoirs collectifs n'est pas mieux. Je

pense qu'une social-démocratie réussie doit viser à la fois le bonheur individuel et collectif.

Loco Locass et l'eau

SPIRALE — Une chose ressort nettement lorsqu'on lit attentivement la poésie de Loco Locass : c'est la présence des métaphores aquatiques. Je pense en particulier à *Sheila, ch'us là*, où vous dites : « *J'ouvre les vannes en amont, gare à l'inondation lyrique / J'active ma salive, je me LOCOMotive / Mon discours d'eau prend sa source dans ma bouche / Et termine sa course en douce à l'estuaire de tes deux hémisphères.* » D'ailleurs, dans *Boom Baby Boom*, vous parlez de « *marre de macération* ».

BIZ — En rap, on qualifie son débit de flot, comme une rivière qui coule. Il y a aussi le Saint-Laurent, source d'inspiration intarissable.

SPIRALE — Le langage apparaît comme de l'eau; en fait, il y a deux registres métaphoriques. Le premier est celui de l'eau qui vivifie, cela reste associé au langage poétique; et le second est celui de l'eau qui jaillit, qui assaille et renvoie plutôt à la polémique, à la harangue.

BIZ — Le rap est un travail buccal intense, car les mots arrivent en bouche à la tonne et doivent être articulés précisément en peu de temps. Physiquement donc, il s'agit d'activer ta salive, de générer de la matière aqueuse pour pouvoir prononcer les mots. Un « rappeur » à la bouche sèche est inaudible. En spectacle, tu as de la salive plein la gueule, tu en craches littéralement sur les spectateurs. C'est le côté plus offensif de la parole du « rappeur », qui défend sa peau chaque fois qu'il est sur scène. Il y a aussi effectivement la parole qui irrigue, qui nourrit la « terre de ta tête » pour citer Batlam. Ça, c'est l'essence de la poésie, d'abreuver l'esprit de sens.

BATLAM — Il y a une sensualité du langage, mordre dans les mots, les mots qui sont de la chair presque..., faire incarner le verbe.

SPIRALE — S'il y a un parallèle entre l'eau et la parole, on sent aussi un mouvement qui porte la parole vers les lecteurs, vers les spectateurs, comme l'eau est attirée par la terre, et sans qu'on puisse distinguer lequel commande l'autre. Cela prend la forme d'une allégorie que l'on tourne constamment, de ces choses que l'on sert constamment et que l'on apprête toujours différemment. Vous parlez dans *Sheila ch'us là* d'hydrodynamique; ce mouvement semble être conditionné par une urgence?

BIZ — Sans se prendre pour des moralistes, Loco Locass veut éveiller et conscientiser les Québécois. L'urgence est dictée par notre jeunesse — on veut tout, tout de suite — mais aussi par la vacuité de la parole dans l'espace public. En ce sens, je déplore la disparition des parvis d'église, cette agora québécoise. C'est cette tribune publique que nous tentons de recréer lors de nos spectacles.

PROPOS RECUEILLIS
PAR PAUL CHOINÈRE